

WILLIAM BOYLE est né et a grandi à Brooklyn, où il a exercé le métier de disquaire spécialisé dans le rock américain indépendant. Son très remarqué premier roman, *Gravesend*, a été le numéro 1000 de la collection Rivages/noir en 2016. *Tout est brisé* et *Le Témoin solitaire* ont été publiés en 2017 et 2018 chez Gallmeister. *L'Amitié est un cadeau à se faire* a reçu le Prix Transfuge 2020 du Meilleur polar étranger. William Boyle vit aujourd'hui à Oxford, dans le Mississippi.

L'AMITIÉ EST UN CADEAU À SE FAIRE

William Boyle nous avait habitués à des polars plutôt sombres (*Gravesend*, *Le Témoin solitaire*). Il change de ton avec cette croustillante comédie noire, truffée de clins d'œil à Scorsese, dont la morale sur l'importance de l'amitié et de la famille pourrait étrangement être celle d'un *feelgood book*... criblé de balles perdues!

Le Figaro Magazine

On a beau savoir qu'un auteur peut en cacher un autre, cela produit toujours un choc quand un écrivain apprécié pour son réalisme sombre vous livre un roman comique totalement fantaisiste.

Le Nouveau Magazine Littéraire

William Boyle déroule son histoire en passant d'une scène d'action gratinée à des dialogues hilarants. Surtout, il nous fait aimer Wolfstein, l'ex-femme de mauvaise vie au grand cœur, Rena, la veuve déboussolée qui a toujours fermé les yeux sur les crimes de son mari, et Lucia, ado perdue qui cherche désespérément à savoir qui est son père. Avec ces trois-là, résistantes, résilientes, on va jusqu'au bout de la nuit, de l'aventure, de cette belle célébration de la famille et de l'amitié.

Le Figaro Littéraire

DU MÊME AUTEUR, CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

Le Témoin solitaire, 2018; totem n° 139


Tout est brisé, 2017; totem n° 113

William Boyle

**L'AMITIÉ
EST UN
CADEAU
À SE
FAIRE**

Roman

*Traduit de l'américain
par Simon Baril*

Gallmeister 

TOTEM n°192

Ouvrage publié sous la direction de François Guérif

Titre original: A FRIEND IS A GIFT YOU GIVE YOURSELF

Copyright © 2018 by William Boyle
All rights reserved

© Éditions Gallmeister, 2020, pour la traduction française

© Éditions Gallmeister, 2021, pour la présente édition

EPDF ISBN 978-2-404-01524-8

ISSN 2105-4681

Illustration de couverture © Sam Ward

Conception graphique de la couverture: Valérie Renaud

Aux bibliothèques et vidéoclubs où j'ai passé mon enfance.

Souviens-toi, quoi qu'il arrive, mieux vaut être
un chien en vie qu'un lion mort.

Dangereuse sous tous rapports

Faites savoir aux gens que je ne suis pas morte.

LISA DE LEEUW INTERVIEWÉE PAR R. PACHECO

Nous déambulions à la recherche de fantômes.

CONOR MCPHERSON, *The Good Thief*

CHÈRE Wolfe,

Tu tiens le coup? La maison te plaît? La vie dans le Bronx te réussit?

À Monroe, c'est la merde en ce moment. J'ai besoin de cigarettes. D'habitude, j'ai toujours une cartouche dans le congélo, mais là j'ai oublié de faire des provisions et je n'ai pas envie de sortir. Ma mère est au bout du rouleau. Elle a eu quatre-vingt-neuf ans hier et elle ne voit et n'entend presque plus rien. On a fêté son anniversaire avec des petits gâteaux Hostess que j'ai achetés à la station-service à côté. Elle me parle de tous ces morts qui viennent à des soirées imaginaires. Ça me fait flipper.

Elle voit des petits gamins. Elle dit qu'ils dorment sur le canapé et qu'ils refusent de manger. Elle cuisine pour eux. Enfin, "cuisine", façon de parler. Elle leur prépare des sandwiches au beurre ou à la mayonnaise. L'autre jour, je suis sortie faire des courses au ShopRite, je suis partie à peine deux putains de minutes, et le temps que je rentre elle avait beurré plein de morceaux de papier qu'elle

avait laissés partout dans la maison. Du papier, pas des tranches de pain, qu'elle avait tartiné de margarine. "Les petits doivent avoir faim." Voilà ce qu'elle m'a dit.

J'ai essayé d'aller à la messe, tu te rends compte? Tu m'imagines à l'église? Ça m'a inquiétée, je me suis vue recevant la putain de communion, l'hostie qui s'embrace dans ma main et le prêtre qui me regarde l'air affolé, comme s'il était en présence d'un démon. Je ne sais pas pourquoi j'y suis allée. De temps en temps, ma mère a quand même des moments de lucidité, et ça concerne toujours l'église. Une petite vieille a l'habitude de lui apporter la communion une fois par semaine, le matin, mais je me suis mis en tête que l'emmener à la messe pourrait nous faire du bien. Tu parles, j'ai failli m'endormir. Ça m'a fait penser à cette scène lesbienne qu'on avait tournée dans une église désacralisée de la vallée de San Fernando. Je jouais une bonne sœur, et toi un sosie de Jayne Mansfield. Dire que je pensais à tout ça en contemplant le vitrail de Jésus derrière l'autel. Quelle vie de dingue!

Tu sais ce que j'ai trouvé, l'autre jour? Des photos à toi, dans une enveloppe verte couverte de grilles de morpion – on avait dû y jouer un après-midi où on s'emmerdait. Pas des trucs remontant à l'époque de L.A., non, des photos de tes pigeons en Floride. Il y en avait quatre ou cinq de ce type, Bobby. C'était vraiment un pauvre gars, j'ai presque pitié de lui. Sur ces photos, il a l'air de quelqu'un dont on vient de noyer tous les petits lapins adorés.

J'ai aussi retrouvé mon billet du concert de Stevie Nicks pour la tournée White Winged Dove. La plus belle soirée de notre vie. Si on me donnait

la possibilité de revivre le même jour encore et encore, comme dans le film avec Bill Murray, c'est ce jour-là que je choisirais. Tout était parfait. Tu te souviens ? Le déjeuner chez Rhonda's, la manucure, le coiffeur, l'apéro au Frolic Room, le concert, le champagne dans la limousine de Mac. Tu sais quoi, je me souviens super bien des étoiles cette nuit-là. Il suffit que je ferme les yeux pour voir le ciel comme je le voyais à travers le toit ouvrant de Mac. Magique. Pour toujours.

Allez, viens me rendre une petite visite.

Affectueusement et chiennelement,

Mo

RENA

Bensonhurst, Brooklyn
Dimanche 11 juin 2006

APRÈS LA MESSE du dimanche matin et son traditionnel café chez McDonald's avec son amie Jeanne, Rena Ruggiero regagne sa rue, Bay 35^e. Comme c'est étrange d'être originaire d'une rue, de ne se sentir chez soi que dans cette rue, d'avoir l'impression d'être une étrangère dans toutes les autres, même celles qui vous entourent directement. Rena a vécu toute sa vie dans cette rue. Elle a grandi dans cette maison. Elle y est restée quand elle étudiait au Brooklyn College, puis, après leur mariage, elle a emménagé avec Vic dans l'appartement à l'étage. À la mort de ses parents, ils ont récupéré l'ensemble. C'était grand pour trois personnes. C'est encore plus grand pour une seule. Achetée huit ans avant sa naissance, la maison appartient à sa famille depuis soixante-huit ans.

Comme souvent, Rena se plante devant et étudie ses défauts. Il faut refaire le revêtement extérieur. Vic comptait

justement s'y attaquer quand on l'a assassiné. Un nouveau toit, ça aussi ça va finir par s'imposer. Le plancher de la galerie s'affaisse. Les montants et la balustrade ont besoin d'être poncés et repeints, une grande partie du bois est pourrie. Les fenêtres sont vieilles, le froid s'infiltré trop facilement. Elle pourrait la vendre – les Chinois se ruent sur les maisons du quartier –, mais ça lui paraît trop fatigant.

Et le perron, aussi. Elle revoit encore Vic gisant là, en ce jour horrible il y a neuf ans. Elle garde un souvenir très précis de la flaque que le sang avait formée sur les marches. Pour peu qu'elle se penche au-dessus du ciment, elle y verra encore quelques taches brunes indélébiles. Pauvre Vic. Il devait être en train de regarder les pigeons sur le toit de l'immeuble en face – Zippo, le propriétaire, guidant son bataillon ailé à l'aide d'un grand drapeau noir. Et c'est là que Little Sal s'est approché, l'arme au poing.

Rena était dans la cuisine, occupée à cuire des côtelettes de veau à la poêle. Elle a entendu le coup de feu, mais elle l'a pris pour un raté d'allumage, ou un gros pétard lancé par des petits crétins. Ce n'est que lorsqu'elle a entendu des hurlements, des sirènes et des crissements de pneus qu'elle est sortie. Quitter la cuisine, longer le couloir, dans ses souvenirs tout ça se déroule au ralenti. Elle ne s'imaginait pas que quelque chose ait pu arriver à Vic. Il était assis là, tranquille, il n'était pas au boulot. La peur avait toujours été présente en elle, mais pas à ce moment-là. Ils s'apprêtaient à écouter la retransmission d'un match de base-ball en mangeant leurs côtelettes. Little Sal était déjà loin quand elle est arrivée au chevet de Vic.

Rena se revoit penchée au-dessus de lui dans l'ambulance vers l'hôpital, pleurant, étreignant son chapelet. Vic exerçait

une profession peu recommandable, mais il avait une voix douce et des yeux sombres et rêveurs. Ses associés l'appelaient Vic le Tendre. Il leur en avait rapporté, de l'argent, aux Brancaccio. Des montagnes de fric. Non, cette histoire n'avait rien à voir avec son boulot, c'était juste un problème avec un petit voyou, un gamin appelé Little Sal qui avait voulu se faire une réputation en dégommant un affranchi. Il avait tué Vic alors qu'il sirotait son expresso, un sachet de fleurs de courge – cadeau de leur voisine Francesca – posé sur la marche à côté de lui.

Tout le monde est au courant pour Vic, son boulot, les circonstances de sa mort, mais personne ne rentre dans les détails avec elle. Personne ne lui demande ce que ça fait de voir votre mari se vider de son sang devant vos yeux. Ou de laver au jet le sang séché sur votre perron juste après avoir enterré le seul homme que vous ayez jamais aimé. Sur le moment, les Brancaccio ont pris soin d'elle, ils ont payé les funérailles, lui ont donné de l'argent, mais personne ne vient plus la voir. Il faut dire qu'elle n'était pas très proche des autres épouses.

Rena entre et désactive l'alarme. C'est Vic qui avait eu l'idée de cette alarme, après une série de cambriolages dans le quartier au début des années 1990. Il était souvent en déplacement et tenait à ce qu'elle se sente en sécurité. Rena ôte son manteau, met de l'eau à chauffer, puis décide qu'elle ne veut pas de thé et éteint le brûleur. Le téléphone se trouve juste à côté de la cuisinière, un vieil appareil rotatif jaune fixé au mur. Une photo de ses parents est encadrée sous le plastique du cadran. Ils sourient. Sur ce cliché, pris lors du repas de leur trentième anniversaire de mariage, ils sont plus jeunes qu'elle ne l'est aujourd'hui.

Pourquoi a-t-il fallu que son amie Jeanne mentionne Adrienne tout à l'heure, alors qu'elles prenaient leur café au McDonald's? Adrienne est la fille de Rena. Elle vit dans le Bronx. Rena ne l'a plus revue depuis les funérailles de Vic. Elle n'a pas non plus revu Lucia, sa petite-fille, désormais âgée de quinze ans et qui en avait six la dernière fois qu'elle l'a serrée dans ses bras, en larmes, devant le cercueil de Vic.

Quand, à l'époque, après tout ce qui venait d'arriver, elle a appris pour Adrienne et Richie Schiavano, le bras droit de Vic, Rena n'était pas contente et elle l'a fait savoir. Il s'est avéré que ces deux-là entretenaient une relation intermittente depuis qu'Adrienne était au lycée. Quand ça a commencé, Adrienne n'était qu'une gamine! Et dire que Rena l'a découvert à l'enterrement. Elle n'en revenait pas. Que ça se soit passé derrière son dos, derrière le dos de Vic, sans qu'ils ne se doutent de rien. Que Richie ait pu à ce point manquer de respect à leur famille. Qu'Adrienne soit une telle *puttana*. Évidemment, elle avait d'autres problèmes plus graves, mais une grande partie de sa colère s'est focalisée sur Adrienne. Quoi de plus naturel? Reste qu'Adrienne lui en veut encore de s'être élevée contre sa relation avec Richie. Rena voulait simplement qu'on fasse les choses comme il faut, qu'on se comporte bien aux yeux de Dieu et de tout le monde. Elle s'en inquiète encore.

Mais leur conflit remonte à plus loin. Les sentiments d'Adrienne envers sa mère ont toujours oscillé entre la honte et la haine, sans que rien ne le justifie. Ça lui fait mal au cœur, surtout parce que Lucia s'est retrouvée prise entre deux feux. Aujourd'hui, c'est une lycéenne et elle

n'entretient pas la moindre relation avec sa grand-mère. Quelle tristesse!

Rena saisit le combiné et compose le numéro d'Adrienne. Au fil des ans, elle lui a écrit des centaines de lettres, a tenté de la joindre au téléphone des milliers de fois.

Adrienne décroche dès la première sonnerie. Rena n'a plus entendu sa voix depuis la dernière fois qu'elle a essayé de l'appeler, il y a deux mois.

— Ouais? dit Adrienne d'une voix endormie.

— Adrienne? C'est Maman.

Clac. Adrienne a raccroché brutalement, sans hésitation.

Rena raccroche, elle aussi, et reste là, debout, immobile. Elle inspire profondément plusieurs fois de suite. Pour s'empêcher de pleurer, elle pense à l'article horrible qu'elle a lu hier dans le *Daily News*, à propos d'un homme tué à coups de machette sur la ligne D du métro. Une machette. Et dire qu'imaginer ça l'aide à retenir ses larmes! Quel genre de personne fonctionne ainsi?

La sonnette de la porte d'entrée retentit. Elle se demande qui ça peut bien être, un dimanche. Ou n'importe quel jour, d'ailleurs. Des Témoins de Jéhovah, peut-être. Ou encore un agent immobilier qui veut la persuader de mettre sa maison en vente. Avant, on respectait le dimanche. Mais plus maintenant. Tout se perd.

Elle s'engouffre dans le vestibule et, à travers les lambeaux du vieux rideau masquant la vitre, elle distingue une silhouette assez massive.

— Qui c'est? crie-t-elle, refusant de s'approcher trop près.

La personne se racle la gorge. Un homme.

— C'est Enzo!

Elle s'avance, écarte le rideau et voit Enzo, son voisin. Vêtu d'un blouson de la marque Members Only, les cheveux gominés, il mouche son gros nez avec un mouchoir blanc. Dans son autre main, il tient un bouquet – des marguerites, les fleurs préférées de Rena. Ça n'a rien d'une coïncidence. Chaque fois qu'elles boivent un café ensemble, Jeanne la harcèle pour qu'elle se trouve un petit ami, lui répétant qu'elle n'a que soixante ans et encore beaucoup de choses à vivre. À un moment ou à un autre, les noms de tous les célibataires corrects du quartier ont été mentionnés. Dont celui d'Enzo, qui habite au coin de la rue. Quatre-vingts ans bien sonnés. Quand il lave sa vieille voiture de collection dans l'allée de sa maison, il est toujours torse nu. Il porte son short très haut, défait souvent le bouton sur son ventre. Lorsqu'elle passe devant chez lui, il l'appelle "bébé", "chérie" ou encore "poupée" et lui fait un sourire on ne peut plus malsain.

— C'est Enzo, répète-t-il, plus doucement cette fois-ci.

Il fourre son mouchoir dans sa poche.

— Qu'est-ce que tu veux? demande Rena.

— Bavarder un peu.

— C'est quoi, ces fleurs?

— Allez, ouvre-moi, tu veux bien?

Après quelques instants d'hésitation, elle saisit la poignée. Elle ne va quand même pas avoir peur d'un pauvre vieillard comme Enzo, si? Un type qui passe son temps à laver sa voiture et à lire le programme des courses hippiques, assis dans un box chez Mamma Mia, en face. Un veuf. Mais un veuf d'un genre différent. Maria, sa femme, est morte il y a quinze ans. Rena l'a toujours

connue enfermée chez elle, assise en peignoir devant la télé toute la journée, bourrée de médicaments. Sauf que le problème n'avait rien de médical, elle en était sûre. Tout le quartier savait qu'Enzio trompait Maria. Il n'était pas à exclure que Vic ait eu une ou deux maîtresses, lui aussi, mais au moins il avait fait preuve de discrétion, par respect pour Rena. N'empêche que personne ne tenait rigueur à Enzo de son infidélité. Avec une épouse comme la sienne, qui n'avait plus toute sa tête, qui se traînait tel un zombie, il était normal qu'un homme aille chercher un peu d'excitation ailleurs. Rena ne s'était jamais trop attardée sur ces ragots. Enzo n'avait pas de quoi être fier, évidemment, mais une femme avait certains devoirs.

Au fil des ans, Enzo s'était affiché avec plusieurs petites amies. Jody, par exemple, qui travaillait à la banque. Jody n'était pas son vrai prénom. Elle était russe. Une jolie fille. Ça n'avait pas duré. Enzo était plein aux as, mais radin. Jody avait trouvé un gars qui l'emmenait à Atlantic City tous les week-ends et n'hésitait pas à claquer du fric. Et maintenant Enzo a des vues sur Rena. Quel monde étrange ! Elle ouvre la porte.

Enzio lui brandit les fleurs sous le nez.

— Des marguerites. Tes préférées.

Elle accepte le bouquet, mais au lieu de le serrer contre sa poitrine, elle le laisse pendre au bout de son bras.

— Comment tu sais ça ?

— Un petit ange me l'a soufflé à l'oreille, poupée.

Il la gratifie de son affreux sourire. C'est la première fois qu'elle le voit de si près. Des fragments de nourriture lui collent aux dents. Ses lèvres ressemblent à des vers de

terre. En se rasant autour de la bouche, il a oublié quelques petites plaques de poil.

— Jeanne est un peu casse-pieds, parfois.

— Ton amie veut le meilleur pour toi. Elle sait que je suis un chic type, un bon parti. On se tourne autour depuis des années, toi et moi, et maintenant nous voilà, deux survivants. Vic et Maria ne sont plus là. (Il lève les mains.) Ne te méprends pas, je respecte Vic. Je le *respectais*. Comme tout le monde. “Dieu bénisse Vic Ruggiero”, c’est ce que j’ai toujours dit. Vic le Tendre. Le héros du quartier. Je peux entrer ?

Elle s’écarte et lui fait signe de passer.

— OK, entre un petit moment.

Enzio va directement dans la cuisine, retire son blouson et le pend au dossier d’une chaise. Ils se font face.

— Tu me connais depuis longtemps, dit-il. Tu sais que je suis un type bien. Tu sais que je te traiterai bien.

— Je suis sûre que tu as très bien traité toutes ces filles avec lesquelles tu as trompé Maria.

— Le passé, c’est le passé. Mon comportement était uniquement dû au fait que Maria manquait à ses devoirs d’épouse. Le lit conjugal était froid. Glacial. Et il arrive qu’un homme ait besoin de chaleur. Mais allez, arrêtons les chichis, tu veux bien ? J’ai un pied dans la tombe. J’essaie juste de trouver un peu de compagnie. Quelqu’un pour partager un bon dîner chez Vincenzo’s. Et peut-être un ciné. (Il s’interrompt, balaie la pièce du regard.) Tu ne m’offres rien ?

— Tu veux quoi ?

— Du café ? Un biscuit, éventuellement.

— J’ai du café soluble et un paquet de Entenmann’s.

— C'est pas des façons de vivre, ça.

— C'est pas ma façon de vivre, c'est ce que j'ai chez moi en ce moment.

Enzio lève les mains. Décidément, c'est son geste préféré.

— OK, OK. T'énerve pas. Viens chez moi. J'ai de l'excellent expresso et des biscuits de chez Villabate.

Rena sort une carafe du placard au-dessus de l'évier, la remplit d'eau et y met les fleurs.

— Merci. Pour ça, je veux dire.

— Tu vois que je suis un type bien. J'ai pas peur d'offrir des fleurs.

— Elles sont belles.

— Tu vois. (Il s'approche d'elle.) Viens prendre un café chez moi. Je ne mords pas.

Rena touche les fleurs, se demande où il les a achetées. Probablement chez le fleuriste à l'angle. Après leurs disputes, Vic allait toujours lui chercher des marguerites là-bas. Peut-être Enzo avait-il eu l'occasion d'apercevoir Vic dans la rue, un bouquet à la main. Les deux hommes se parlaient rarement. Vic n'était pas du genre bavard, et Enzo avait suffisamment de bon sens pour garder ses distances. Au cours des quelques occasions où il leur était arrivé de parler près de la clôture, quand Enzo rentrait chez lui après avoir remonté la 86^e Rue, ils se cantonnaient à des sujets comme le ramassage des ordures, les gens qui se garaient illégalement dans votre allée ou les Yankees. C'est drôle qu'on puisse passer sa vie dans le même pâté de maisons sans rien savoir sur son voisin, hormis ce que l'on doit à quelques mots échangés de loin en loin ou à la rumeur.

— Je ne bois pas d'expresso, déclare Rena qui n'oubliera jamais qu'il s'agit de la dernière boisson de Vic. Ça me donne des palpitations.

— Une petite tasse, ça va pas te tuer. Il faut avoir l'esprit d'aventure.

— Boire un expresso, c'est une aventure ?

— J'ai aussi du vin. Peut-être qu'on pourrait trinquer. Du fait maison. Je l'ai acheté à Larry, à côté. Tu connais Larry ? Le fils de Nino et Rose. Il produit de la qualité.

— Je ne bois pas de vin.

— Jamais ?

— Quasiment jamais. Autrefois, je prenais un verre au restaurant quand on allait à Atlantic City, Vic et moi.

— T'as qu'à imaginer que tu es à Atlantic City. Détends-toi un peu. Y a rien de meilleur qu'une bonne bouteille de vin fait maison.

Rena s'assoit à la table et se prend la tête entre les mains.

— Je t'ai contrariée ? demande Enzo.

— J'en sais rien, dit Rena.

— Tu sais pas si je t'ai contrariée ?

— C'est ce que je viens de dire.

— Si j'ai eu des propos maladroits, c'est...

— Ça va, ça va.

Il s'approche d'elle, entreprend de lui masser les épaules.

— Arrête, s'il te plaît.

— Ça te fait pas du bien ?

— Je n'aime pas ça. Je n'aime pas qu'on me touche.

— Jamais ?

— Non c'est non, OK ?

Il retire ses mains et lâche un gros soupir dont Rena sent le souffle sur sa nuque.

Elle se crispe.

— T'es pas commode, toi, dit-il. Tu veux pas un peu de compagnie ? J'essaie juste d'être gentil.

— OK, OK.

— OK ? À quoi ça rime, ces OK ? Je me sens seul. Pas toi ? On pourrait se sentir seuls ensemble. Regarder un film. Boire du vin. Manger des biscuits.

— Arrête avec le vin et les biscuits.

— Pas commode, cette fille. (Il s'assoit en face d'elle.) Tu veux que je m'en aille ?

— Ça m'est complètement égal.

— Je m'en irai que si tu viens avec moi. Qu'est-ce que t'en dis ? (Il joint les mains et fait craquer ses doigts. Un bruit léger mais explosif, comme quand on marche sur du papier bulle.) Et si je te racontais une histoire ? Oui, c'est une bonne idée. Tu connais Eddie Giangrande ? Dans les années 1970, il a participé au casse de la grande halle aux poissons près du pont de Brooklyn. Il habite sur la 25^e Avenue. Tu vois qui c'est ? Mais oui. Sa femme, c'est Madeleine. Vic a dû le croiser souvent.

“Bref, Eddie est un grand gaillard. Cent vingt, cent trente kilos. Toujours un immense sourire sur le visage, on voit même ses molaires. Ça se comprend, d'ailleurs. Grâce à ce braquage, il s'en est mis plein les poches. Et la police l'a jamais coincé. Ne me demande pas de détails. Je suis au courant de beaucoup de choses, mais j'ai juré de garder le secret. (Il mime le geste de verrouiller sa bouche et de jeter la clé.) N'empêche qu'Eddie, il a beau avoir plus de fric qu'il n'en aura jamais besoin, il décide de se mettre en affaire avec des Russes. Les frères Godorsky. Les Russes le doublent, puis à son tour il les double. Là encore, les

détails n'ont pas d'importance. À la fin, il se retrouve agenouillé dans le sable à Dead Horse Bay, le canon d'un flingue appuyé contre l'arrière du crâne et les frères Godorsky qui lui suggèrent de se réconcilier avec Dieu. Garde ça pour toi, d'accord? C'est top secret. Je sais que tu as l'habitude de faire preuve de discrétion quand il s'agit d'informations sensibles.

Rena hoche la tête.

— Je n'en parlerai à personne.

— C'est bien, merci. Et donc Eddie pense à Madeleine, il pense à ses gosses, il pense qu'il va se pisser dessus et que sa cervelle va gicler sur la plage, et voilà comment ça va se terminer. Mais au lieu de se pisser dessus ou de supplier, il éclate de rire. Comme un putain de clown. Pardon, comme un clown. Ha ha ha ha. Un rire de dément. Les Godorsky comprennent pas. Ils n'ont jamais rien vu de pareil. Eddie rit de plus en plus fort. Les Godorsky discutent sec en russe. Ils pensent qu'il a quelque chose sur eux, un truc qu'ils ignorent. Ils commencent à se disputer. Le flingue n'appuie plus contre le crâne d'Eddie. Maintenant un des frères le braque sur l'autre. L'autre frère sort son propre flingue et le braque sur le premier. Et là, bam! Ils se tirent dessus, au même moment. Eddie se lève, regarde autour de lui. Les Godorsky sont étendus sur le dos, ils étouffent dans leur sang. Eddie rit de plus belle, leur vole leur bagnole et rentre chez lui.

— C'est quoi l'intérêt de cette histoire? demande Rena.

— De rire un peu, c'est tout.

Et cette fois, elle rit. Des mafieux russes qui s'entre-tuent de cette façon. Jésus Marie Joseph, quelle histoire!

— Tu vois ? dit Enzo. En plus, tu as un joli rire. Et dire que pendant toutes ces années je l'avais jamais entendu !

Elle continue de rire. Maintenant elle ne peut plus s'arrêter. Elle regarde Enzo, assis en face d'elle, ce vieillard qui vient de lui raconter cette histoire absurde, et elle remarque ses coudes posés sur la table, son menton flasque, les poils qu'il a oublié de raser sous son nez et autour de ses oreilles, ses lobes qui pendouillent comme des pièces de monnaie fondues, les vaisseaux éclatés sur son front.

— OK, OK, dit Enzo.

— Pardon, dit-elle en essayant de reprendre haleine. Je ne peux pas m'arrêter. Je vais faire pipi dans ma culotte.

— Non, te pisse pas dessus, quand même.

— J'arrive pas à...

— Bon sang, mais qu'est-ce qu'il y a de si drôle ?

Elle hoquète, s'efforce de maîtriser son rire, y parvient enfin.

— Désolée. C'est juste... toute cette histoire. (Elle agite ses mains devant son visage comme pour chasser des moucheron.) C'est terminé, je te le jure.

— Tu te moques de moi ? demande Enzo.

— Absolument pas.

— Je suis pas idiot, tu sais.

— Je sais. Tu voulais que je rie, non ?

— Pas comme ça.

Elle se lève.

— J'ai besoin d'un verre d'eau. Tu veux de l'eau ?

— J'aime pas l'eau.

Rena ouvre le robinet de l'évier, passe sa main sous le jet pour s'assurer qu'il est suffisamment froid. Elle prend

un verre sur l'égouttoir, le remplit et boit à grandes gorgées.

— Tu es fâché ? demande-t-elle à Enzo sans le regarder.

Même s'il l'était, elle s'en ficherait – ce type n'est qu'un voisin parmi d'autres –, pourtant elle regrette de s'être moqué de lui, et qu'il s'en soit rendu compte. Vic lui manque pour plein de raisons, mais, en cet instant, surtout parce qu'Enzo ne l'aurait pas embêtée.

— Non, ça va, dit-il en se grattant l'oreille.

Elle remplit à nouveau le verre, le vide d'un trait.

— Je veux bien venir chez toi, dit-elle sans vraiment savoir pourquoi.

Peut-être se rend-elle compte qu'il s'agit du seul moyen de faire baisser la tension.

— Du vin et des biscuits ? T'es partante ?

— Un verre. Et peut-être un biscuit.

Enzo frappe dans ses mains.

— C'est un début.

Rena pose son verre dans l'évier, lentement, avec l'espoir que si elle met assez de temps Enzo finira par s'en aller et qu'elle pourra échapper à ce... rendez-vous galant ? Il faut bien appeler un chat un chat.

— Tu le regretteras pas, dit Enzo en prenant son blouson. Je suis un gentleman.

— C'est ce qu'on va voir.

La maison d'Enzo, un bâtiment en brique pour deux familles, est à quelques pas de celle de Rena. Enzo ne loue plus le rez-de-chaussée. Il y a une quinzaine d'années, il avait essayé et s'était retrouvé dans une situation compli-

quée avec une bande de Gitans. Une couronne de Noël est encore accrochée à la porte du premier étage, celle de l'appartement où il vit. Un drapeau italien est suspendu à un mât fixé sur le rebord d'une fenêtre du deuxième étage. Ce drapeau est en piteux état. La Vierge Marie dans la cour a le nez ébréché. À côté d'elle s'étendent les restes ratatinés d'un jardin, mort avec Maria. La Chevy Impala d'Enzio, un modèle de 1962 en quasi parfait état, ayant peu roulé, se trouve sous une bâche bleue dans l'allée.

Ils gravissent les quelques marches qui mènent au premier étage. Enzio laisse ses Fila blanches sur un paillason à l'extérieur et demande à Rena d'enlever ses chaussures, elle aussi.

— Vraiment ?

— Je prends soin de ma moquette.

Sans se baisser, elle extrait ses pieds de ses Keds blanches et les pousse négligemment à côté des tennis d'Enzio. Au cours de toutes ces années, pas une seule fois elle n'était entrée dans sa maison. Jamais. Même pas pour boire un café avec Maria.

C'est exactement ce qu'elle imaginait. Un bond dans le passé : une épaisse moquette verte encore bien conservée, un canapé protégé par une housse en plastique. Des vases pleins de fioritures. Des peintures de vignobles et des posters de Jésus. Un gros cendrier pour cigares sur une table basse recouverte de napperons en dentelle. Une odeur de mauvaise eau de Cologne dans l'air. La seule chose qui dépare, c'est la télé à écran géant dans le salon.

— Elle te plaît, cette télé ? demande Enzio, voyant qu'elle l'a remarquée.

— Elle est grande.

— Soixante pouces. L'image est super. C'est comme d'avoir une salle de ciné chez soi.

— Je ne vois pas l'intérêt de ces télé géantes. Un petit écran, ça me suffit. Pourquoi vouloir se croire au cinéma ?

— Je te montrerai la qualité de l'image tout à l'heure. Tu vas être impressionnée.

Rena le suit dans la cuisine. Elle s'assoit à la table. Le plateau est en formica, un motif avec des boomerangs blanc et or. Une salière est posée au milieu, entourée d'un énorme porte-clés. Elle lance un regard vers le réfrigérateur. Pas de photos, pas d'aimants. Dans l'évier, un monticule à moitié écroulé de vaisselle sale. Sur l'égouttoir, une pile de cartons à pizza.

— C'est ça, la vie de célibataire, dit Enzo en désignant les cartons.

Il farfouille sous l'évier, sort un magnum de vin poussiéreux puis, tout en fredonnant, arrache la capsule et ouvre la bouteille à l'aide d'un petit tire-bouchon. Il remplit deux verres à jus – leur paroi à motif fleuri constellée de traces de doigts – et lui en tend un.

— Merci, dit Rena.

Elle lève le verre sous son nez et en hume l'odeur.

— Larry fait du super boulot, dit Enzo. Il le fabrique dans son sous-sol. C'est ce que je faisais, à une époque, mais je suis devenu paresseux. Lui, c'est un passionné. (Il s'assoit en face d'elle à la table, tend le bras pour trinquer.) *Salute.*

Elle ne répond pas, boit une gorgée de vin. Il est fruité et lourd.

— Délicieux, n'est-ce pas ?

— Pas mauvais, dit-elle.

— Pas mauvais, mon cul. (Il avale une longue goulée.)
Tu veux un biscuit ? Quel genre ? Un boudoir ? Je parie que tu aimes les boudoirs.

— Ça ira.

— Allez, prends un biscuit.

Enzio se lève et ouvre le réfrigérateur. Sur la clayette du haut se trouve un paquet de biscuits soigneusement enveloppé dans un sac plastique orné du sigle des magasins Pastosa. Pour Vic, conserver des biscuits au frigo aurait été inacceptable.

— Ça ira.

— Tu es sûre ? Moi j'en prends un.

Il retire le sac plastique, ouvre le paquet blanc et en sort un biscuit aux graines. Une main sous la bouche pour recueillir les miettes, il croque dedans.

— C'est triste de manger ça tout seul, dit-il. Prends-en un.

— Tu peux arrêter de me tanner avec tes biscuits ? Si j'en veux un, tu seras le premier au courant.

— Chacun ses goûts.

Il regagne le salon et se met à tripoter une télécommande. L'écran de la télé s'allume en faisant "bip". "Bip" ? Rena ne sait pas trop quel mot convient pour décrire le bruit que font les télévisions modernes quand elles s'allument. Pas exactement "bip". Un son plus futuriste que ça. Une bulle grossit au milieu de l'écran, puis des espèces de petites gouttes de pluie aux couleurs de l'arc-en-ciel envahissent le fond noir.

— Qu'est-ce que tu fais ? demande Rena depuis la cuisine.

— Assez rigolé, dit Enzo. Je mets quelque chose pour toi.

— Je suis censée être impressionnée par ta grosse télé ?

Des parasites ont envahi l'écran.

Puis cette neige disparaît, et elle est remplacée par des corps. Des corps lisses, enchevêtrés, deux hommes et une femme. Une blonde aux seins outrageusement siliconés. Les hommes n'ont pas le moindre poil, beaucoup trop de muscles disgracieux et des barbelés tatoués autour des bras. Rena n'a pas envie de savoir ce qu'ils font comme ça, les uns contre les autres.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demande-t-elle en se levant.

— Le genre de film que je préfère.

— Ah, ça non. Sans moi.

Elle tend les bras, agite les mains comme si elle venait de toucher quelque chose de répugnant – une souris morte coincée dans un piège, par exemple. Ces corps nus l'indisposent, elle détourne les yeux. C'est la première fois qu'elle voit de la pornographie. Arrivait-il à Vic de se branler ? En tout cas il devait puiser son inspiration dans de vieux exemplaires du magazine *Life*, avec leurs photos de Sophia Loren en double page, car Rena n'a jamais trouvé aucune cochonnerie dans la maison. Même pas un *Playboy*.

— T'aimes pas ça ?

— Non, je n'aime pas ça du tout, espèce de malade. Je m'en vais.

Rena traverse le salon. Prise de vertige, elle essaie d'atteindre la porte d'entrée en évitant tout contact avec Enzo. Ça lui fait drôle d'être en train de marcher chez lui en chaussettes.

— T'en va pas. Viens, on regarde ensemble. Toute ta vie tu t'es comportée en sainte-nitouche ; laisse-toi un peu aller.

cet ouvrage a été numérisé par
atlant'communication
au bernard (vendée).